



**HAL**  
open science

# **Des bons et des mauvais usages de la langue selon Érasme. La Lingua et sa réception dans l'Espagne du XVIe siècle**

Hélène Rabaey

► **To cite this version:**

Hélène Rabaey. Des bons et des mauvais usages de la langue selon Érasme. La Lingua et sa réception dans l'Espagne du XVIe siècle. N. Vienne-Guerrin et F. Cabaret, Rouen. Mauvaises langues!, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2013, 9782877755672. <hal-03899445>

**HAL Id: hal-03899445**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-03899445v1>**

Submitted on 14 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



# MAUVAISES LANGUES !

Sous la direction de  
**Florence Cabaret et Nathalie Vienne-Guerrin**

# **Mauvaises langues !**

**Sous la direction de Florence Cabaret  
et Nathalie Vienne-Guerrin**

**PRESSES UNIVERSITAIRES DE ROUEN ET DU HAVRE**

# Des bons et des mauvais usages de la langue selon Érasme

## La *Lingua* et sa réception dans l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle

Hélène Rabaey

S'il est une problématique fondamentale de la Renaissance, c'est bien celle de la langue et du langage. Les humanistes, à la suite de Quintilien, y voient la qualité essentielle de l'homme et lui donnent la primauté sur la raison. «Ce qui nous distingue des animaux ce n'est pas la raison (par laquelle le vivant agence des moyens en vue d'une fin), mais la parole par laquelle nous exprimons notre pensée», commente Jacques Chomarat<sup>1</sup>. Cette idée sera développée par Érasme, notamment dans son *Dialogue sur la prononciation du grec et du latin*<sup>2</sup>.

Mais le langage, c'est aussi le *Logos* johannique : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le verbe était Dieu. Il était au commencement, auprès de Dieu. Tout par lui a été fait, et, sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait<sup>3</sup>. » Comme l'explique magistralement Claude-Gilbert Dubois dans son ouvrage *Mythe et langage au seizième siècle* :

Dans la mesure où l'homme est «à l'image de Dieu», et où il va répéter sur les animaux l'acte de nomination effectué par Dieu sur les éléments, naissait la tentation de multiplier les analogies. Dieu fait exister les choses en les nommant, si bien que les noms ont une existence comme êtres<sup>4</sup> [...]

Les humanistes attribuent à la langue un pouvoir immense que l'imprimerie a contribué à réveiller et la *eloquentia* est une préoccupation majeure. Ils sont attentifs à la correction de la langue et abordent souvent la question

---

1. Jacques Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, t. I, p. 62.

2. *Dialogus de recta latini graecique sermonis pronuntiatione*, Bâle, Froben, 1528.

3. Jean I, 1-3.

4. Claude-Gilbert Dubois, *Mythe et langage au seizième siècle*, Bordeaux, Éditions Ducros, 1970, p. 23.

depuis un point de vue normatif, dans un désir de fixer les règles de bon usage des langues vernaculaires mais aussi dans une recherche de pureté. Car ce qui motiva une grande réflexion théorique et pratique sur le langage est, certes, la consolidation des langues nationales mais surtout cette crise du langage à laquelle on assiste au XVI<sup>e</sup> siècle :

une crise liée elle-même à un sentiment d'inadéquation entre l'être et son apparence. C'est une des hantises de la Renaissance que cette idée du contenant sans contenu : le nuage, la bulle, l'outre pleine de vent, la cornue vide, le masque sans visage, l'apparence sans être, le mot sans signification, le verbe désincarné, réduit à une forme pure<sup>5</sup>.

Crise dont le professeur Dubois explique ainsi l'origine :

Paradoxalement, cette vacuité sémantique du mot semble liée à l'origine à un excès de richesse. C'est parce que le signe signifie trop qu'il finit par ne plus rien signifier. Le XV<sup>e</sup> et le début du XVI<sup>e</sup> siècle ont vu chaque signe se couvrir d'une forêt de symboles à références multiples. Le Moyen Âge distinguait déjà en toute parole trois directions sémantiques, le sens littéral, le sens allégorique et le sens anagogique. À la fin du Moyen Âge, le mot est trop riche de commentaires et renvoie à trop de choses. Le sens s'éparpille en directions multiples et contradictoires. Il est ce qu'il est, ce qu'il paraît, et ce qu'il représente<sup>6</sup>.

Tout semble partir de la langue et conduire inévitablement à celle-ci. Incontournable, la réflexion sur la langue au XVI<sup>e</sup> siècle est génératrice de mythes, de constructions mentales et de métaphores d'une grande richesse. La problématique de la langue peut être abordée par les humanistes sous une multiplicité d'axes – physiologique, philosophique, théologique, linguistique, sociologique – qui rend parfois son étude complexe. Nous avons choisi ici de nous intéresser à la pensée érasmiennne et d'observer quelles réflexions nous livre Érasme sur l'usage de la langue dans son ouvrage la *Lingua* et comment cet ouvrage fut accueilli en Espagne dans sa traduction castillane.

À l'image du sujet abordé, l'ouvrage d'Érasme est foisonnant et parfois d'un abord difficile pour le lecteur actuel en raison de l'absence de plan. Érasme reconnaissait cette lacune dans son épître dédicatoire au chancelier de Pologne Christophe Szydlowiecki :

je crains que ta sagesse ne déplore l'absence d'un plan mieux agencé. Le sujet était d'une infinie diversité ; c'est pourquoi, obligé que je suis de toucher à chaque aspect de la question en mélangeant le sacré et le profane,

5. *Ibid.*, p. 40.

6. *Ibid.*, p. 41-42.

j'ai difficilement échappé à la confusion des matières, d'autant plus que je n'avais pas le temps de polir ce qui s'était accumulé<sup>7</sup>.

Il y annonce trois axes :

je vous montrerai tout d'abord quels fléaux la langue mal gouvernée inflige à la vie; ensuite quels profits on en tire, quand on ne l'étend qu'aux usages pour lesquels Dieu nous l'a donnée; enfin j'exposerai pour ainsi dire l'art et la méthode de modérer ce membre (p. 80).

Pour Érasme, la langue est tout d'abord un don de Dieu (p. 80 et 101). Dieu nous a donné la parole afin que les relations entre les hommes soient plus agréables (p. 106-107). Nous ne trouvons toutefois pas de réflexion supplémentaire sur la question de l'origine du langage. Ce don marque la supériorité de l'homme sur l'animal: « bien que la nature ait donné à chaque créature terrestre son propre cri, l'homme et lui seul, peut imiter les sons de toutes les créatures avec le plectre unique de sa langue » (p. 84).

Une autre caractéristique fondamentale de la langue est son ambivalence. Elle est « le plus grand trésor » (p. 77), le « membre le plus utile et salubre de tous » (p. 113) et pourtant aussi, capable des pires maux. Elle est « le poison » et « le remède instantané », « la boîte de Pandore », « l'ellébore » qui tue et guérit, « la fortune » qui élève l'homme à tous les honneurs et le précipite dans le malheur. Sa force est comparable à celle d'un monarque et les conséquences qu'elle entraîne sont similaires: bénéfiques si elle est bonne, préjudiciables si elle est mauvaise. Cette ambivalence de la langue est d'ailleurs décelable dans la nature :

Quant à la langue, la nature lui a donné, en tant qu'interprète du cœur et de l'esprit, une place médiane, à coup sûr pour qu'elle se trouve sous le cerveau, mais pour qu'en même temps elle ne soit pas éloignée du cœur ayant près d'elle, vers le haut, les organes de toutes les perceptions, les yeux, les oreilles, le nez [...] alors qu'elle n'a pas protégé les yeux, si ce n'est d'une fine membrane, en vue du sommeil seulement, elle a caché la langue comme dans une grotte après l'avoir attachée par beaucoup de liens [...] la nature a placé sur son chemin le double rempart et la barrière des trente-deux dents. Homère par exemple parle de « l'enclos des dents », puisque la langue peut y être maintenue par une morsure ou une blessure, si elle désobéit à la raison. [...] la nature ensuite a aussi placé en avant les doubles battants des lèvres, signalant à l'évidence que dans la langue, qu'elle a ainsi cachée, se trouve un précieux trésor, mais qu'il y a très grand danger à en user de manière intempestive et immodérée (p. 82 et 86-87).

---

7. *La Langue*, Jean-Paul Gillet (éd.), Paris, Labor et Fides, 2002, p. 73. Les numéros de page entre parenthèses renvoient désormais à cette édition.

Capable du meilleur comme du pire, cet organe doit être soumis à une surveillance de tous les instants et à une éducation stricte. Érasme illustre les bons et les mauvais usages de la langue à partir d'*exempla* qu'il puise chez les classiques et dans la Bible. Les Grecs de Laconie sont fréquemment cités et l'adage de Saint Jacques « Que tout homme soit prompt à écouter mais lent à parler<sup>8</sup> » rythme l'ouvrage. Pour Érasme, la bonne langue est « sobre, économe, modérée, pudique, circonspecte, véridique, clémente, pacifique, affectueuse, sincère, propre à la supplication, à la consolation, à l'exhortation, à la confession, et porteuse de grâces » (p. 294). Sa pureté et sa simplicité doivent être le reflet de la vérité : « Que les princes soient de vrais princes, que les évêques, les prêtres, les moines et les théologiens répondent à leur vraie définition : qu'ils soient les vraies brebis, les brebis du Christ » (p. 300-301). L'exemple par excellence de cette bonne langue est la langue divine :

Or s'il est vrai que Dieu parle très rarement, et parle brièvement, ses paroles sont tout à la fois parfaitement vraies et parfaitement efficaces. Le Père parla une première fois et engendra la parole éternelle. Il parla une seconde fois et créa par son verbe tout puissant la machine entière de ce monde. Il parla encore une fois par ses prophètes, par l'intermédiaire desquels il nous a transmis les livres saints qui recèlent sous un petit nombre de mots simples le trésor infini de la sagesse divine ; après avoir ensuite envoyé son fils, c'est-à-dire le Verbe revêtu de chair, il révéla sa parole abrégée sur la terre, concentrant toutes choses en une seule conclusion, pour ainsi dire. Il combina le serment du silence avec la concision ; avec l'un et l'autre, la vérité parfaite et efficace (p. 171).

Érasme, en bon moraliste, développe davantage la partie consacrée aux mauvais usages de la langue. Il justifie ainsi le déséquilibre : « une bonne partie du remède consiste en une connaissance profonde de l'étendue du mal » (p. 170). Toutefois, le lecteur perçoit bien que la situation de discorde que vit la chrétienté et aussi celle, plus personnelle, d'Érasme ne sont pas étrangères à un si long développement. En août 1525, lorsque paraît la *Lingua* à Bâle, Érasme se trouve attaqué de toutes parts par catholiques et réformés. Depuis déjà plusieurs années, il était la cible de critiques – qu'il s'agisse des théologiens de la Sorbonne, de Louvain ou des moines – mais, depuis la parution du *De libero arbitrio*, les attaques de la part de Luther et des réformés se sont multipliées. Plusieurs libelles anonymes sont imprimés en 1524 et Érasme adresse alors différents courriers aux magistrats de Strasbourg pour dénoncer les libelles diffamatoires et réclamer l'ouverture d'une enquête<sup>9</sup>. La *Lingua* se présente donc aussi comme une réponse à ces diverses agressions :

8. Voir, notamment, *ibid.*, p. 86 et 264.

9. Dans un tel cas, Érasme est capable de la plus grande dureté, comme a pu le souligner Karine Crousaz. Voir *Érasme et le pouvoir de l'imprimerie*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2005, p. 132.

Et comme si la langue diabolique causait trop peu de préjudices, on ajoute des caricatures diffamatoires, on fait circuler des libelles infamants, et cet abominable gagne-pain nourrit ici beaucoup d'imprimeurs. [...] Il fut un temps où celui qui divulguait un libelle infamant sans cacher son nom courait de grands risques ; aujourd'hui, on s'amuse à tout bout de champ dans des libelles anonymes, ou dont l'attribution est fautive, ce qui permet de se mettre hors de danger, et d'éclabousser d'infamie des innocents. [...] Aujourd'hui, la calomnie est monnaie courante, celle qui consiste à appeler son prochain hérétique, hérésiarque, schismatique et faussaire (p. 208-209).

Pour dénoncer la mauvaise langue des moines, Érasme emprunte nombre d'exemples à son temps et, d'ailleurs, il ne résiste pas à l'envie de citer sa propre expérience :

J'avais décidé de ne rien dire de moi ; j'évoquerai toutefois un seul épisode [...]. Un franciscain avait lu ma *Paraphrase de Jean l'Évangéliste* ; il l'approuvait totalement. Il en arriva à l'appendice [...]. Dans le cours de mon argumentation, je glisse ces mots : « ainsi quand quelqu'un va mourir, il se croit protégé s'il est inhumé avec l'habit de franciscain ou dominicain. » Alors mon approbateur se changea subitement en détracteur, condamna tout, même ce qu'il venait d'approuver. Non content de cela, il incita ses confrères à prononcer un décret interdisant à tout franciscain de lire les livres d'Érasme. Si j'avais dit « avec l'habit du dominicain », sans écrire « franciscain », j'aurais été chrétien, à ses yeux. Mais j'étais devenu hérétique pour ce seul mot (p. 219).

Selon Érasme, la langue est naturellement pécheresse. Toutefois, il existe des circonstances aggravantes comme partager un mode de vie corrompu ou avoir l'habitude de bavarder. Pour notre humaniste, la dégénérescence du langage est une conséquence directe de la corruption des mœurs (p. 116). Il énonce quatre niveaux de vices : le bavardage, la fausseté, le parjure et le blasphème qu'il relie, l'un engendrant l'autre (p. 247).

Les images et métaphores de la mauvaise langue sont multiples : poison, vipère ainsi que ses multiples variantes, scorpion, tombeau ouvert, cloaque... La violence des termes avec lesquels Érasme dénonce ce vice atteint son paroxysme lorsqu'il évoque les moines :

Ils s'abstiennent de manger de la viande, mais en même temps ils n'hésitent pas à ronger la chair de leur prochain. Ils retiennent leurs dents de mordre des animaux, et transpercent leur prochain d'une dent de vipère. [...] Car quiconque attaque son frère, mord, oui, mord réellement, blesse et mange son frère (p. 224).

Car enfin la mauvaise langue est la cause de la discorde et de la guerre entre les hommes (p. 170). Les catégories les plus touchées sont les serviteurs et les femmes, bavards par nature (p. 250), les coiffeurs, barbiers, maîtres des bains, cochers, marins, cabaretiers par contamination (p. 252),

les courtisans, les moines (p. 254) et les prêtres (p. 256) par oisiveté. Malgré une telle classification, l'archétype de la mauvaise langue reste tout de même le moine. D'ailleurs, Érasme met en parallèle leur honteuse oisiveté et l'activité manuelle que Saint Paul n'hésita pas à pratiquer (p. 252).

Certaines nations sont plus touchées que d'autres: le Grec est plus loquace que le Romain, le Français que le Germain. Parmi les Grecs, l'Attique est plus bavard que le Lacédémonien et l'Asiatique que les deux à la fois (p. 251).

Quel est donc le remède contre la mauvaise langue? Il faut la corriger par les blâmes, les conseils, les avertissements et l'éducation (p. 247) mais l'unique remède véritable est l'humilité qui revient à confesser ses péchés, reconnaître ses erreurs et ses vices, ôter son masque. C'est ainsi que le monde pourra se réformer: à partir de l'engagement individuel de chaque homme et femme. C'est aussi ainsi qu'on luttera contre la perversion de la langue et la confusion des langues en faisant que chaque mot corresponde à la chose, chaque signifiant au signifié. C'est la seule manière d'abattre la tour de Babel. Érasme fait du récit biblique une interprétation symbolique. Cette Tour est la tour de l'orgueil, de la discorde:

Mais aujourd'hui quand nous voyons tant d'opinions opposer entre elles les écoles philosophiques, tant de dogmes si divers servir d'épées de combat à tous les chrétiens, ne répétons-nous pas la construction de la tour de Babel? [...] Pourquoi n'arrêtons-nous pas d'élever la tour de Babel, la tour de l'orgueil et de la dissension, et pourquoi ne commençons-nous pas à restaurer Jérusalem et le temps écroulé du Seigneur [...] L'orgueilleux demande de l'humilité à un autre orgueilleux; le cupide dépouille le cupide, l'hérétique provoque l'hérétique: il n'y a pas de limite à la lutte, à la rapine, à la rixe. Que cette tour soit renversée, et la confusion des esprits et des langues prendra fin (p. 297, 299 et 301).

Les hommes doivent abandonner la vieille langue, celle de la chair (p. 242) pour se convertir à la nouvelle langue, celle de l'esprit: la langue du Christ qui est langue modeste, guérisseuse, indulgente, conciliant tout ce qui se trouve dans les cieux et sur la terre (p. 205). Ainsi seront effacées les conséquences de Babel et se trouveront rétablies la communauté des hommes et la concorde. Adopter les préceptes du Christ nous conduira à adopter sa langue:

Si donc nous revêtons vraiment le Christ, si nous nous débarrassons vraiment, par le baptême du vieil homme et de ses actes, et si nous revêtons l'homme nouveau qui fut créé selon Dieu, pourquoi cette vieille langue se trouve-t-elle encore en nous? Je veux dire l'indiscreète, la bavarde, l'impétueuse, la menteuse, la caustique, la querelleuse, l'insultueuse, la dénonciatrice, la détractrice, l'impudique, la parjure, la mauvaise conseillère, l'impie, la blasphématrice. Si nous nous sommes vraiment abreuvés à l'esprit du Christ, si nous sommes les vrais membres du Christ, étant donné que l'Esprit

possède la science de la parole, pourquoi ne faisons-nous pas entendre une langue sobre, économe, modérée, pudique, circonspecte, véridique, clémente, pacifique, affectueuse, sincère, propre à la supplication, à la consolation, à l'exhortation, à la confession, et porteuse de grâces (p. 293-294).

Dans cette conversion, le prêtre mais surtout l'évêque qui, chez Érasme, est la figure clé d'une réforme de la chrétienté, ont un rôle fondamental. L'évêque doit incarner le bon pasteur et son unique arme est la parole :

Prions donc le Seigneur de répandre son esprit sur les évêques et les docteurs de l'Église, et de leur donner une langue exercée, celle qu'Isaïe le remercie de lui avoir donnée : « Le Seigneur m'a donné une langue exercée pour que je sache soutenir celui dont le verbe est défaillant. » Cette langue est clairement celle du bon pasteur, elle sait ligaturer ce qui s'est brisé, consolider ce qui est fragile ; elle n'est pas criarde, mais efficace [...] quand un prêtre possède une langue digne de lui, que d'outils il porte partout avec lui dans ce seul organe ! Il possède le médicament contre toutes les maladies de l'âme, l'antidote immédiat contre tous les poisons, l'épée de l'Esprit qui lui permet de trancher tout ce qui nuit. Car Isaïe prononce ces mots : « Il fit de ma bouche comme une épée acérée ». Il possède une flèche qui atteint les esprits et les incite à éprouver remords et repentir pour leur vie antérieure. Voici en effet ce qui suit chez Isaïe : « Et il fit de moi la meilleure des flèches ». Il possède une trompette avec laquelle il tire de leur sommeil ceux qui dorment profondément, pour qu'ils soient vigilants et sobres, avec laquelle il réveille les morts à la vie ; il possède une baguette et un sceptre avec lesquels il commande aux rois et aux royaumes ; il possède un rabot, avec lequel il arase les passions nocives et les croyances impies du cœur des hommes ; il possède un levier avec lequel il ébranle toute solide bâtisse s'érigeant contre l'église de Dieu (p. 304-306).

Cette langue du bon pasteur, c'est la langue angélique et Érasme termine sa *Lingua* sur la promesse d'un autre ouvrage :

Le développement de notre discours nous a menés à la langue angélique, qui est celle des prêtres et des évêques. Nous examinerons la nature de ce don de Dieu dans le livre *De la méthode de la prédication* que nous allons maintenant commencer, avec l'aide du Seigneur, à qui est due toute gloire pour l'éternité (p. 307).

Les Espagnols qui avaient déjà tant traduit Érasme ne pouvaient manquer de s'intéresser à ce texte qui abordait des questions si fondamentales, pour l'époque et particulièrement pour l'Espagne, du décalage entre apparence et réalité, de l'honneur, de la réputation, de la diffamation. Toutefois, le texte était délicat car les moines étaient fort puissants en Espagne. Ils représentaient la plus solide opposition à Érasme comme ils l'avaient

démontré lors de la Conférence de Valladolid en 1527<sup>10</sup> et ils étaient dans cet ouvrage la cible privilégiée de l'humaniste. Cela n'arrêta pas Bernardo Pérez de Chinchón qui, au nom d'une lecture en accord avec les idées profondes d'Érasme, modifia les passages antimonastriques de celui-ci. En effet, pour lui, Érasme, désireux de se défendre, s'était laissé emporter par la passion. Pourtant il estime que la *Lingua* d'Érasme n'est qu'amour, tout comme Érasme, «*porque Erasmo amoroso quiere dezir*<sup>11</sup>» («*car Érasme veut dire qui est plein d'amour*»). Pour le traducteur espagnol, cet ouvrage fera que toutes les langues se changeront en langue chrétienne, que les chrétiens formeront de nouveau un seul corps uni dans le Seigneur<sup>12</sup>. Bernardo Pérez avertit son lecteur des modifications :

*Virtuoso lector, no te ofenda que yo he dexado, mudado y explicado algunos passos en esta obra, no siguiendo el rigor ni de la letra, ni de la sentencia. He hecho esto donde Erasmo por defenderse, me parece que ofendía, no con malicia, pero con zelo, a algunos religiosos de nuestros tiempos, los quales quiero más que amen a Erasmo por su doctrina, que no que le aborrezcan por su reprehensión [nous soulignons]. Puesto que, si bien miran su intención, no reprehende a los hombres ni a sus estados, sino las faltas que en ellos cometemos; así que, buen lector, parécate bien mi atrevimiento, pues en lo restante de la obra he seguido la fiel interpretación, no queriendo ser ingenioso en libro ageno* (Vertueux lecteur, ne t'offense pas du fait que j'ai omis, changé et expliqué quelques passages dans cette œuvre ne suivant ni l'exactitude des mots ni des phrases. J'ai fait cela aux endroits où Érasme, pour se défendre, me semblait offenser, non pas avec malice mais avec dévouement, quelques religieux de notre temps. Or je préfère qu'ils aiment Érasme pour sa doctrine plutôt qu'ils ne le haïssent pour ses réprimandes. Puisque s'ils considèrent bien son intention, il ne blâme pas les hommes ni leurs états mais les fautes que nous commettons chacun dans l'état auquel il appartient. C'est pourquoi, bon lecteur, que mon audace te paraisse bénéfique car, dans le reste de l'œuvre, j'ai interprété fidèlement le texte, ne voulant pas briller dans le livre d'un autre<sup>13</sup>).

La traduction rend le texte accessible au lecteur en intervenant non seulement sur le fond lorsque celui-ci est obscur mais aussi sur la forme

10. Voir Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, Genève, Droz, 1998, p. 250-299.

11. *La lengua de Erasmo nuevamente romançada por muy elegante estilo*, Dorothy Severin (éd.), Madrid, Anejo de la Real Academia Española, 1975, p. 9. Les traductions proposées sont celles de l'auteur du présent article.

12. «*... basta esta Lengua de Erasmo para bolver todas las lenguas en lengua christiana [...] En ella se enseña la lengua christiana para que torne otra vez a andar por todo el mundo, y nos haga otra vez un cuerpo en el Señor*» (Cette langue d'Érasme suffit pour changer toutes les langues en langue chrétienne pour que de nouveau elle circule dans le monde entier et fasse que nous soyons de nouveau un seul corps uni dans le Seigneur), *ibid.*

13. *Ibid.*, p. 1.

pour guider le lecteur<sup>14</sup>. En effet, la principale difficulté de cet ouvrage d'Érasme réside dans l'absence de découpage<sup>15</sup> et dans la quantité de références érudites. Bernardo Pérez de Chinchón divise le texte en trois parties : exemples classiques de la mauvaise langue et de la bonne, exemples bibliques des deux et les remèdes contre la mauvaise langue. De même, Marcel Bataillon remarque :

*No se pudo distinguir capítulos en este libro que 'a cada paso varía de sentencias.' En cambio se multiplicaron ladillos para 'sacar a la margen' 'las cosas más notables'. Lo cual permitió añadir una tabla de estas cosas. Estas iniciativas las reivindica al final del libro 'el impresor' en un 'aviso al lector'. Es imposible saber si Bernardo Pérez tuvo parte en ellas. Efecto de la abundancia de ladillos es que el lector tiene la impresión de ir acompañado paso a paso por alguien que le señala la incesante 'variación de sentencias' del ingenioso Erasmo y destaca 'la intención de Erasmo' cuando conviene (On n'a pas pu distinguer des chapitres dans ce livre qui passe sans arrêt d'un sujet à un autre. En revanche, on a multiplié les repères dans la marge pour mettre en relief les choses les plus remarquables, ce qui a permis l'ajout d'un index de ces choses. Ces initiatives sont revendiquées à la fin du livre par l'imprimeur dans son avertissement au lecteur. Il est impossible de savoir si Bernardo Pérez y prit part. L'effet provoqué par l'abondance de *marginalia* est que le lecteur a l'impression d'être accompagné pas à pas par quelqu'un qui lui signale l'incessante variation de sujets de l'ingénieux Érasme et souligne l'intention d'Érasme quand il le faut<sup>16</sup>).*

Les suppressions sont de deux ordres : les considérations érudites<sup>17</sup> ou exégétiques<sup>18</sup> et les propos qui pouvaient scandaliser certains lecteurs. Dans

14. Marcel Bataillon note : « Bernardo Pérez se empeñó con notable acierto en que su traducción fuera fiel, en términos generales, al espíritu de Erasmo, elegante en su estilo, de rico y expresivo léxico castellano, y al mismo tiempo más legible que el original, mejor adaptada también al tiempo y al lugar en que le tocaba ya difundirse » (Bernardo Pérez s'est appliqué avec une remarquable réussite à ce que sa traduction soit fidèle en termes généraux à l'esprit d'Érasme, élégante dans son style, avec un lexique castillan riche et expressif et en même temps plus lisible que l'original, mieux adaptée aussi au temps et au lieu où elle devait désormais être diffusée), dans « La raza del erasmista Bernardo Pérez de Chinchón », *Libro-homenaje a Antonio Pérez Gómez*, Cieza, 1978, t. I, p. 80.

15. Le traducteur moderne de l'ouvrage en français, Jean-Paul Gillet écrit : « L'œuvre publiée se caractérise en effet par une composition extrêmement lâche. On est frappé par certaines discontinuités accentuées, souvent par des absences de transition, ou par l'arbitraire dans la disposition », *op. cit.*, p. 30. Dans sa traduction, il propose des « intertitres correspondant à chacun de ces mouvements, afin qu'il soit possible de se repérer dans ce qu'Érasme appelle, dans le dernier paragraphe de l'ouvrage, "le développement de (son) discours" », *La Langue, op. cit.*, p. 34.

16. « La raza del erasmista Bernardo Pérez de Chinchón », art. cité, p. 81.

17. Il peut s'agir de réflexions sur la langue grecque, d'adages, mais aussi de citations de classiques dont Pérez de Chinchón résume le contenu.

18. Il supprime notamment un passage d'une page dans lequel Érasme estime que le texte biblique se rapporte mieux au Christ qu'à Joseph : « Sic enim habet translatio Septuaginta, ac mea sententia magis quadrat haec figura Christo, quem Iudaei multis criminibus accusarunt

cette dernière catégorie, on observera l'élimination de passages pouvant porter atteinte à la pudeur<sup>19</sup> et à la religion. Les passages où il est question du Pape ou des moines<sup>20</sup> en des termes peu flatteurs sont éliminés. Ainsi, par exemple : « *Et aequum est scilicet vt innocuus extrema patiat, ne quis peius sentiat de cucullo Franciscani, aut Dominici*<sup>21</sup> ? » devient : « *¿parésceos por vuestra vida bien que uno sin culpa passe mil tormentos y fatigas, y que no aya quien ose dezir mal de los que esto hazen*<sup>22</sup> ? » et « *Si calceus sit integer Franciscano, piaculum admissum est, si lingua sit homicida, religio est*<sup>23</sup> » est traduit « *Tienen algunos déstos por gravíssimo pecado traer el cabello largo, y no tienen por muy grave cosa que la lengua sea matadora*<sup>24</sup> ».

Le texte est christianisé à divers endroits<sup>25</sup> et l'orthodoxie d'Érasme est soulignée à plusieurs reprises avec zèle. À propos de la confession, Pérez de Chinchón supprime le passage où Érasme fait allusion aux attaques des théologiens : « *Interim in mentem veniunt sycophantae, de quibus mox dicam. Horum aliquis calumniabitur mihi non probari confessionem*<sup>26</sup> » et il insiste davantage sur le bienfait de la confession modifiant le « *Non damno*

---

*apud pontificem et praesidem* » (Telle est, en effet, la traduction des Septante, et, à mon avis, cette version se rapporte mieux au Christ, que les Juifs accablèrent de nombreuses accusations devant le chef des prêtres et le gouverneur). Nous citons le texte latin à partir de *La lengua de Erasmo, op. cit.*, p. 115 et la traduction française de J.-P. Gillet, *La Langue, op. cit.*, p. 200.

19. Par exemple, l'évocation des orgies ou du sexe. Voir *La lengua de Erasmo, op. cit.*, p. 74, p. 16.
20. Les passages ont été signalés par Marcel Bataillon : « de nombreuses pointes ont été émoussées ou même ont disparu. Les noms des deux grands ordres mendiants ont été supprimés. Les moines ont été remplacés par *ecclésiastiques* et des précautions ont été prises à l'égard des "bons et saints religieux". Une allusion à l'ivrognerie de Jules II est pareillement atténuée », *Érasme et l'Espagne, op. cit.*, p. 339.
21. Selon la traduction de J.-P. Gillet : « Est-il juste, vraiment, qu'un innocent souffre les pires maux, pour que plus personne n'ait trop mauvaise opinion de la cuculle du Franciscain ou du Dominicain ? », *La Langue, op. cit.*, p. 211.
22. *La lengua de Erasmo, op. cit.*, p. 125. « Vous semble-t-il acceptable pour l'amour de Dieu que quelqu'un souffre mille affres et tourments et qu'il n'y ait personne qui critique ceux qui font cela ? »
23. Selon la traduction de J.-P. Gillet : « Si la chaussure d'un Franciscain n'est pas défectueuse, une faute impie a été commise ; mais si sa langue commet un meurtre, c'est une obligation religieuse ! », *La Langue, op. cit.*, p. 212.
24. *Ibid.*, p. 125-126. « Certains parmi ces derniers tiennent pour un péché gravissime de porter les cheveux longs et ne tiennent pas pour fort grave que la langue soit assassine. »
25. Ainsi, « *Raro produntur oracula, eaque paucissimis verbis comprehensa; atque hanc ob causam plurimum habent auctoritatis, ac deorum voces esse creduntur* » (Les oracles sont rarement fournis et ne sont contenus que dans un très petit nombre de mots ; c'est pour cette raison que leur autorité est très grande et qu'ils sont considérés comme la voix des dieux, selon la traduction de J.-P. Gillet, p. 115), devient : « *Raramente habla Dios con los hombres, y quando habla es breve y muy pesado lo que dize* » (Dieu parle rarement avec les hommes et quand il parle, ce qu'il dit est bref et de poids), *La lengua de Erasmo, op. cit.*, p. 41.
26. « À cet instant me viennent à l'esprit les sycophantes, dont je vais parler présentement. L'un d'eux dira dans son accusation que "la confession n'a pas mon approbation" », *La Langue, op. cit.*, p. 146.

*confessionem*<sup>27</sup> » par : « *Tengo por muy santa cosa la confesión; querría que cada día nos confessásemos y curásemos nuestras culpas*<sup>28</sup> ».

Enfin, Marcel Bataillon fait remarquer comment Pérez de Chinchón recourt aux notes en marge du texte pour gloser de façon orthodoxe la pensée érasmiennne et il offre l'exemple suivant :

« Je ne dis pas là qu'il soit mauvais de mourir dans l'habit de quelque saint : c'est une bonne et sainte dévotion, quand elle naît d'un cœur humble et pur : ce que je blâme, c'est la superstition de tant d'hommes qui, même à l'article de la mort, ne font pas ce que Dieu veut pour leur salut, et croient que, s'ils meurent dans cet habit, ils vont au paradis tout droit. Je ne pense pas que les bons religieux enseignent autre chose. »

Et cette petite addition est signalée en marge comme dégageant « l'intention d'Érasme sur ce point<sup>29</sup> ».

Si les modifications d'ordre idéologique ne sont pas si nombreuses, l'ouvrage d'Érasme est fort simplifié : plus de soixante-seize passages sont omis, allant de quelques mots à plusieurs lignes.

Le résultat fut un succès. Bernardo Pérez n'en était pas à son coup d'essai. Il avait une certaine expérience dans la traduction d'Érasme puisqu'il avait déjà traduit le commentaire au *Pater noster* ainsi que les *Silènes d'Alcibiade*. Sa prose claire et élégante ainsi que les modifications indispensables à appliquer au texte d'origine pour rendre possible et favorable son accueil sur le sol espagnol étaient ses plus grands atouts. La première édition dont nous ayons connaissance date de 1531 mais peut être existait-elle déjà en 1528<sup>30</sup>. L'œuvre connut sept rééditions mais comment pouvait-il en être autrement dans un pays dans lequel la « *honra* » signifiait autant et les mauvaises langues jouissaient d'un incroyable pouvoir de nuisance, notamment par le biais de l'Inquisition ? En effet, comme le dira Bernardo Pérez

27. « Je ne condamne pas la confession. »

28. *Érasme et l'Espagne, op. cit.*, p. 339 : « Je tiens pour très sainte la confession. Je voudrais que chaque jour nous nous confessions et que nous remédions à nos fautes. » Pérez de Chinchón conserve, par contre, l'idée de la vigilance avec laquelle il faut choisir son confesseur rendant plus explicite le texte érasmienn. Il traduit ainsi : « *sed haec admoneo ne quem poeniteat approbatae confessionis, nisi forte medicinam damnat, que periclitanti consulit, ne se malo credat medico ?* » (J.-P. Gillet : « mais par ces avertissements, je veux éviter qu'on en vienne à regretter la confession après l'avoir acceptée, sauf si l'on considère que c'est condamner la médecine que de conseiller à un homme en danger de ne pas se confier à un mauvais médecin », p. 146) par « *pero de mi consejo cada uno se guarde de confessor parlero o borracho, porque desta obra tan sancta no tenga que llorar por culpa del que le oye* » (Mais de mon conseil que chacun se garde d'un confesseur bavard ou buveur afin que de cette œuvre si sainte il n'ait pas à pleurer à cause de celui qui l'écoute), *La lengua de Erasmo, op. cit.*, p. 68-69.

29. *Érasme et l'Espagne*, p. 339.

30. *Ibid.*, p. 337.

amplifiant le texte d'Érasme, les calomnies et faux témoignages peuvent conduire leur victime à la mort<sup>31</sup>. Dorothy Severin et Marcel Bataillon ont d'ailleurs souligné l'intérêt que ce texte put éveiller en Espagne chez les minorités poursuivies.

Bien que nous n'ayons aucun indice d'un possible contact entre le traducteur et l'auteur, Bernardo Pérez faisait partie de ces traducteurs doués d'une grande habileté dans le remaniement du texte, prêts à adoucir les excès d'Érasme et à ne lui gagner que des amis, ce que l'humaniste hollandais appréciait tout particulièrement<sup>32</sup>.


---

31. « *Deste grado venimos a otro peor linage de mentiras, quando con falsos testimonios ponemos a nuestros próximos en peligro de la vida y honra. [...] Poco es matar a uno que es un buen hombre, pero grave cosa es el renombre de herege o traydor, porque le matan* » (De cette façon nous en venons à un pire type de mensonge lorsque par de faux témoignages nous mettons en péril la vie et l'honneur de nos prochains. [...] C'est peu de chose de tuer un homme bon mais la réputation d'hérétique ou de traître est très grave parce là on le tue vraiment), *La lengua de Erasmo, op. cit.*, p. 95-96. On lit encore : « *O cruel instrumento y diabólica arma, por la qual perecen muchos en esta vida!* » (Ô cruel instrument et arme diabolique, par laquelle périssent de nombreuses personnes ici-bas!), *ibid.*, p. 115.

32. Ainsi, il écrivit au traducteur italien de l'*Enchiridion* Emilio de Emiliis : « La haine aurait néanmoins été moins vive si l'on avait laissé de côté la préface adressée à Paul Voltz, si l'on expliquait quelques passages ambigus qui peuvent donner lieu à chicane, et si l'on adoucissait habilement les mots trop déplaisants », *La Correspondance d'Érasme*, traduite et annotée d'après l'*Opus epistolarum* de P. S. Allen *et al.* par A. Gerlo, M. Delcourt *et al.*, Bruxelles, Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'humanisme, Presses académiques européennes, vol. 8, 1970, lettre 2165, p. 231. De même, il tint les propos suivants au traducteur espagnol Alonso Fernández de Madrid : « Au reste, puisque cela a été un succès, j'aimerais selon le proverbe grec, qui dit que les tortues sont faites ou pour être mangées ou pour ne pas être mangées, que d'autres miens ouvrages apprennent à parler espagnol, j'entends ceux qui paraissent pouvoir servir la cause de la foi. Dans cette catégorie, je range pour ma part mes livres sur la *Misericordia Domini* et sur le *De Matrimonio Christiano*, mes *Paraphrases*, mes *Commentaria in Psalmos quattuor*; et peut-être d'autres de ce genre qui pourraient, grâce aux soins d'un traducteur de talent, contribuer utilement à l'amélioration morale. Car ici aussi l'adresse du traducteur est d'une importance capitale. J'ai écrit certains de mes ouvrages pour stimuler les études, quelques-uns pour redresser les préjugés du vulgaire; beaucoup sont destinés aux seuls lettrés », *La Correspondance d'Érasme, op. cit.*, vol. 7, lettre 1969, p. 423.

## RÉFÉRENCES

- BATAILLON, M., « La raça del erasmista Bernardo Pérez de Chinchón », *Libro-homenaje a Antonio Pérez Gómez*, Valence, Cieza, t. I, 1978.
- , *Érasme et l'Espagne*, Genève, Droz, 1998.
- CHOMARAT, J., *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, t. I, 1981.
- DUBOIS, C.-G., *Mythe et langage au seizième siècle*, Bordeaux, Ducros, 1970.
- CROUSAZ, K., *Érasme et le pouvoir de l'imprimerie*, Lausanne, Antipodes, 2005.
- ÉRASME, *Dialogus de recta latini graecique sermonis pronuntiatione*, Bâle, Froben, 1528.
- , *La Langue*, introduction, traduction et annotations de Jean-Paul Gillet, Paris, Labor et Fides, 2002.
- , *La lengua de Erasmo nuevamente romançada por muy elegante estilo*, trad. Bernardo Pérez de Chinchón, édition critique de Dorothy Severin, Madrid, Anejo de la Real Academia Española, 1975.
- , *La Correspondance d'Érasme*, traduite et annotée d'après l'*Opus epistolarum* de P. S. Allen *et al.* par A. Gerlo, M. Delcourt *et al.*, Bruxelles, Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'humanisme, Bruxelles, Presses académiques européennes, vol. 7 et 8, 1970.



Ce volume est consacré à la mauvaise langue, c'est-à-dire à l'idiome linguistique irrégulier ou incorrect, mais aussi à la « malebouche » qui blesse, insulte, blasphème, invective, est instrument de commérage ou de bavardage. En s'intéressant aux mauvaises langues, cet ouvrage montre combien les recherches des philosophes du langage, socio-linguistes, traductologues, historiens et stylisticiens font évoluer nos conceptions de la langue, au point de nous faire préférer à la bonne norme ses variations souvent condamnées et jugées indignes d'être étudiées. Objet tout à la fois de fascination et de répulsion, la mauvaise langue semble résister à toute tentative de contrôle. Des péchés de la langue catalogués par la culture médiévale à la mauvaise langue proscrite par l'école française de Montréal, du « flux de caquet » décrit par Montaigne à l'insulte syndicale contemporaine, de la polémique classique aux pamphlets de la guerre civile anglaise, une diversité de situations d'énonciation et de contextes socio-historiques sont envisagés ici, qui nous permettent de mesurer à quel point dire et fer sont intimement liés.

**Ce volume contient les articles d'Amina Askar, Nicolas Ballier, Sylvaine Bataille, Claire Boulard-Jouslin, Emily Butterworth, Carla Casagrande, Catherine Filippi-Deswelle, Hélène Francoual, Claire Gheeraert-Graffeulle, Claude Gontran, Astrid Guillaume, Évelyne Larguèche, Jean-Jacques Lecercle, Anne Milhou-Roudié, Hélène Rabaey, Elatiana Razafimandimbimanana, Mathias Schonbuch, Silvana Vecchio, Laurence Villard et Lindsay Watson.**

*Couverture : détail d'« Invidia », André Alciat, Les Emblèmes, 1584 © Glasgow University Library.*

PRESSES UNIVERSITAIRES DE ROUEN ET DU HAVRE

ISBN : 978-2-87775-567-2



25 €

 UNIVERSITÉ  
DE ROUEN